

COMPTES RENDUS

COLLOQUE

**Une aristocratie à l'âge de pierre ?
L'égalitarisme des sociétés du Paléolithique supérieur en question**
(Musée national de Préhistoire, 9-11 octobre 2019)

Nomades et égalitaires – ou, plus exactement, dépourvus de hiérarchies de richesse et d'inégalités économiques : voilà l'image que nous nous faisons généralement des chasseurs-collecteurs du Paléolithique récent en Europe. En rupture avec cette représentation classique, un ouvrage paru il y a un peu plus de deux ans (Guy, 2017) propose cependant un portrait tout différent de ces sociétés, à travers le prisme d'une analyse stylistique de leurs manifestations graphiques.

Une thèse audacieuse

La thèse défendue par Emmanuel Guy a déjà été présentée dans ces colonnes l'année dernière (Paillet - Man-Estier, 2019) et nous ne ferons que la résumer rapidement ici. Son point central, exposé dès l'introduction puis détaillé dans la seconde partie de son ouvrage, est le constat que l'art du Paléolithique récent européen – en particulier l'art pariétal – est marqué par un désir d'imitation de la nature et un niveau d'accomplissement technique qui ne sont pas fréquents dans l'art des chasseurs-collecteurs et demandent interprétation. Cette interprétation, pour E. Guy, se décline en deux idées complémentaires. D'une part l'idée selon laquelle le choix du naturalisme est lié à une volonté d'appropriation de la nature, donc à un rapport de pouvoir signalant une société structurée selon des rapports de hiérarchie (« la volonté de ressemblance renvoie à un désir d'appropriation du réel et, à travers lui, à l'affirmation du pouvoir des hommes sur le monde et sur les autres hommes », p. 15). D'autre part l'idée selon laquelle le niveau de compétence nécessaire à la réalisation de ces œuvres nécessite un long apprentissage, signe d'une spécialisation, elle-même signe d'un niveau de division du travail révélateur d'« inégalités sociales » (p. 18).

On aurait donc là des chasseurs-collecteurs « inégalitaires », similaires en cela à ces peuples du Pacifique Nord dont Alain Testart (1982) avait fait l'exemple paradigmatique des « chasseurs-collecteurs sédentaires et stockeurs », et sur lesquels E. Guy revient à de nombreuses reprises. À l'appui de son argumentation, E. Guy mobilise des indices archéologiques abondants et diversifiés, en cherchant à convaincre le lecteur, non pas vraiment que ces indices démontrent l'exactitude de sa thèse, mais à tout le moins qu'ils *peuvent* être lus en ce sens : plusieurs caractères de la culture matérielle des chasseurs-collecteurs du Paléolithique récent européen étant, selon lui, compatibles avec l'existence d'un mode de vie

sédentaire, marqué par la pratique du stockage et l'existence d'inégalités sociales.

Une réception mitigée

Dans le milieu des anthropologues et des spécialistes du Paléolithique, l'accueil de l'ouvrage fut mitigé : si beaucoup reconnaissent l'ambition de la thèse avancée par E. Guy et saluent le fait qu'elle donne matière à penser et à débattre (voir notamment Darmangeat, 2018), les avis quant au fond vont d'un prudent « que l'on suive ou pas ses propositions » (Paillet - Man-Estier, 2019) à des conclusions nettement critiques (Stépanoff, 2018). Un scepticisme encouragé, du côté des paléolithiciens, par une tradition intellectuelle française qui ne s'autorise qu'avec grande réticence à s'engager dans des spéculations sur les structures sociales passées (à la différence de ce qui se passe dans le monde anglo-saxon, comme le montre par exemple la table ronde organisée par Luc Moreau à Cambridge en janvier 2018 : « Social Inequality before Farming? Multidisciplinary approaches to the investigation of egalitarian and non-egalitarian social relationships in prehistoric hunter-gatherer societies »).

Avouons-le également : bien que les deux théories n'aient pas grand-chose en commun, la « séquence » ouverte par la publication de l'ouvrage d'E. Guy a pu rappeler par certains aspects la controverse sur le chamanisme paléolithique suscitée par l'ouvrage de Jean Clottes et David Levis-Williams (1996). Une théorie interprétative audacieuse, se donnant pour ambition de parler de la société à travers les images qu'elle nous a laissées ; une théorie publiée en dehors des habituels éditeurs spécialisés de préhistoire et du « filtre » des revues à comité de lecture, mais en revanche – et peut-être en partie pour cela – rapidement reprise dans la presse grand public : il y avait là de quoi maintenir à distance prudente une partie de la communauté scientifique pourtant directement concernée par l'hypothèse d'E. Guy.

Un colloque pour poursuivre

C'était compter sans la volonté de quelques chercheurs – dont l'auteur de l'ouvrage – de ne pas laisser retomber le débat et de susciter la discussion autour de cette hypothèse. Le résultat de cette volonté fut l'organisation, en octobre dernier, de deux jours et demi de colloque accueillis par le Musée national de préhistoire, rassemblant une quinzaine de communications. Après un

chaleureux discours d'accueil de Jean-Jacques Cleyet-Merle vint une partie introductive, structurée autour de plusieurs communications méthodologiques, et lors de laquelle E. Guy présenta une synthèse des points essentiels de son argumentation. Le colloque se déroula ensuite en une succession d'ateliers thématiques consacrés respectivement aux approches ethnologiques, aux pratiques funéraires, aux questions de subsistance (environnement, stockage) et aux productions symboliques (parure et graphisme). Selon une formule assez inhabituelle, la clôture du colloque revint à trois interventions conclusives par des « grands témoins » invités pour l'occasion, puis à un débat général.

L'organisation du colloque laissait une large part à la discussion, et, de fait, les échanges avec la salle – une cinquantaine de personnes, tant des professionnels que des étudiants et de simples curieux – furent nourris. Les captations vidéo de l'ensemble des interventions sont disponibles en ligne ¹ et le manuscrit du volume d'actes est en cours de constitution.

Rendre compte en détail de la richesse des débats nous entraînerait hors du format de ce compte rendu. Nous proposons donc plutôt ici une évocation de ce qui nous semble être les principaux points discutés lors de ces journées.

Art : imitation, spécialisation

Aucun des intervenants ne contesta fondamentalement l'idée selon laquelle l'art du Paléolithique récent européen témoignait, au moins à certaines périodes – Aurignacien et Magdalénien, pour simplifier –, d'une forte volonté de mimétisme. Les critiques portèrent en revanche sur la manière dont ce caractère mimétique pouvait être interprété. Charles Stépanoff rappela ainsi que l'imitation réaliste des animaux, très fréquente chez les chasseurs-collecteurs documentés par l'ethnologie, était une façon de mettre ces animaux en présence et souvent de s'y identifier, mais ne relevait pas d'une volonté d'appropriation ou de domination. Clément Birouste évoqua les manifestations graphiques du Magdalénien moyen du Sud-Ouest français, et cette étude de cas lui permit d'aborder la question de la volonté d'imitation dans une perspective ontologique « descolienne » : il proposa qu'elle puisse être liée à une préoccupation d'individualisation, de singularisation des animaux, renvoyant ainsi à l'affirmation d'une multiplicité et d'une pluralité d'individus (humains ou non, réels ou non) qui s'accorde plus avec une ontologie animiste qu'avec un projet naturaliste.

De la même manière, le haut degré de maîtrise technique d'une partie de l'art paléolithique, et donc la nécessité d'un apprentissage long et complexe, fut reconnu par tous. Olivia Rivero en fournit un exemple très parlant à travers la mise en évidence d'indices de processus d'apprentissage (maladresses, corrections) sur de nombreux objets d'art mobilier magdaléniens ; elle souligna que, *a contrario*, ces indices étaient très rares dans l'art pariétal,

ce qui est cohérent avec l'idée d'un « accès différentiel aux parois », réservé à une catégorie d'artistes socialement reconnue. Ici encore, les débats portèrent donc plutôt sur la signification sociale qu'il convenait de donner à l'existence de ce niveau de maîtrise dans les arts graphiques. Des cas d'apprentissages longs et difficiles, dans des sociétés de chasseurs-collecteurs par ailleurs dépourvues d'inégalités économiques et de corps de spécialistes, furent évoqués – ainsi de l'expertise religieuse chez les Aborigènes australiens. La différence entre experts (seules certaines personnes peuvent effectuer certaines tâches) et spécialistes (certaines personnes n'effectuent que certaines tâches : Pelegrin, 2007) fut également rappelée, ainsi que la difficulté de démontrer, dans beaucoup de cas archéologiques, si on a affaire aux premiers ou aux seconds !

Sédentarité, stockage

L'hypothèse de l'existence d'inégalités sociales dans le Paléolithique européen, telle que formulée par E. Guy, s'appuie en grande partie sur la possibilité qu'ait pu exister, dans cette région et à cette époque, un mode de vie fondé sur la sédentarité et sur le stockage alimentaire des ressources sauvages – carnées en particulier. Plusieurs communications s'attachèrent à établir si des indices archéologiques d'un tel mode de vie pouvaient être identifiés. Sandrine Costamagno rappela que des indices de stockage saisonnier de viande existaient en fait dès avant le Paléolithique récent, notamment dans le Moustérien Quina (présence de sites d'abattage en masse, réutilisés sur plusieurs générations, avec emport des ressources carnées) ; mais qu'il était peu probable que ces pratiques, permises par des conditions écologiques particulières, aient débouché sur une économie de stockage systématique autorisant la sédentarité. Et la situation est en fait assez similaire pour le Paléolithique récent, notamment pour le Magdalénien – quelques sites d'abattage en masse existent ; le séchage de la viande est attesté ; des haltes de pêche saisonnières avec consommation différée d'une partie du poisson sont également connues ; mais sans que ces indices permettent de conclure à une économie structurée autour d'un stockage à grande échelle. Pour la seconde moitié du Paléolithique récent, dans une partie du sud-ouest de la France, Laure Fontana ne conclut pas non plus à un mode de vie sédentaire mais évoqua une mobilité réduite des hommes – rendue possible par le fait qu'un des principaux gibiers, le renne, ne semble pas avoir alors effectué de grandes migrations et aurait été disponible toute l'année à l'échelle de micro-régions.

Jean-Marc Pétillon discuta de la possibilité, dans le même contexte archéologique, d'une sédentarité littorale fondée sur l'exploitation des ressources marines. Bien que le paléo-rivage, aujourd'hui englouti, ne nous soit connu qu'indirectement, les éléments disponibles montrent que son exploitation semble effectivement s'intensifier au Magdalénien moyen et récent. Mais plusieurs inconnues (abondance et distribution des ressources, existence ou non de techniques de capture active et de techniques de

1. http://cdarmangeat.blogspot.com/2019/10/colloque-une-aristocratie-lage-de_31.html

stockage) empêchent d'affirmer que les conditions d'apparition du système « chasseurs-collecteurs sédentaires stockeurs » étaient alors réalisées.

La même difficulté à tirer des conclusions tranchées fut sensible dans la communication de Luc Moreau consacrée au Gravettien de la « steppe à mammoths » – pourtant un des contextes les plus souvent considérés comme de possibles cas de sédentarité paléolithique. Les modèles climatiques établis par le « Stage Three Project »² suggèrent en fait une productivité environnementale globalement faible, tandis que la pression démographique serait également restée basse, toutes conditions n'allant pas dans le sens d'une réduction de la mobilité. Bien que la question de la résolution chronologique des sites se pose ici comme ailleurs (un ensemble archéologique est-il le résultat d'une occupation longue ou de la succession de nombreux épisodes plus ponctuels ?), certains grands campements pavloviens intensément occupés suggèrent une forme de « semi-sédentarité » ; tandis que, dans d'autres cas, l'analyse de fosses qui auraient pu être vues comme des structures de stockage montre qu'il s'agit en fait de simples fosses à déchets.

Ethnologie

Deux autres communications rediscutèrent de la pertinence de la référence ethnographique régulièrement convoquée lors des débats : les chasseurs-collecteurs côtiers du Pacifique Nord. Dans une présentation sur l'archéologie et l'art des Amérindiens de la Côte Nord-Ouest, Marie Mauzé souligna par exemple le fait que les célèbres mâts héraldiques sculptés, s'ils sont bien l'œuvre d'experts reconnus et sont associés à une maison et à un territoire, ne dénotent pas un rapport de domination de la nature : ils sont chargés d'un sens narratif élaboré – éventuellement remodelé au cours du temps – marqué par un mode de pensée résolument animiste. Traversant le Pacifique, C. Stépanoff revint sur le cas des sociétés côtières de l'Extrême-Orient sibérien : il insista sur le fait que, ici, la sédentarité et la pratique du stockage ne débouchent pas nécessairement sur la mise en place de hiérarchies de pouvoir formelles, mettant à mal l'idée selon laquelle ce mode de vie aurait une tendance intrinsèque à sécréter des inégalités. Il montra en revanche la corrélation entre deux types d'organisation sociale (présence / absence de hiérarchies marquées) et deux mondes idéologiques différents, marqués par deux formes distinctes de chamanisme. Comme le fit remarquer Christophe Darmangeat (prolongeant ainsi une discussion entamée dans *L'Homme* : Darmangeat, 2018 ; Stépanoff, 2018), ce cas pose la question de la distinction entre les inégalités de richesse et d'autres formes de hiérarchie plus ou moins formelles – un débat qui traversa largement le colloque, et sur lequel nous allons nous attarder pour terminer.

Inégalités, richesse

Il faut en effet reconnaître que la notion d'(in)égalité, mise en avant dans l'intitulé du colloque, donna lieu à quelques malentendus. Comme le suggéra la communication d'Emmanuelle Honoré – consacrée à l'identification des indices d'inégalités au Paléolithique –, lorsque l'idée d'inégalité est prise dans son sens le plus large, elle en arrive à englober les inégalités économiques mais aussi les hiérarchies politiques de tout type, les dominations fondées sur l'âge ou le genre (pouvoir des aînés sur les jeunes, domination masculine), et, à la limite, toute forme de distinction d'aptitude entre individus (la *embodied wealth* de Bowles *et al.*, 2010, plusieurs fois citée), se confondant alors presque avec l'idée de *différence*.

Sensible dans certaines communications et discussions, ce glissement ne peut déboucher que sur la conclusion triviale selon laquelle il n'existe pas de société égalitaire, voire sur la tentative de rendre compte de cette situation via des concepts flous comme celui de société « transégalitaire » (Hayden, 1995, lui aussi souvent évoqué). Et on se prend alors à songer à la remarque d'A. Testart sur l'idée d'obligation : « l'idée même d'obligation est coextensive à la vie sociale toute entière (...) Parler d'obligation n'a de sens que dans la mesure où l'on spécifie de quel type d'obligation on parle » (Testart, 2007, p. 18). Idée d'obligation, idée d'inégalité, même combat ?

C'est d'ailleurs par cette spécification (de quel type d'inégalité parle-t-on ?) que débuta la communication de C. Darmangeat. Recentrant la discussion sur les inégalités de richesse, liées à la possession de biens matériels, il explora les moyens d'en identifier les marqueurs archéologiques. Il fournit un utile rappel du caractère hasardeux de cette dernière entreprise, lié notamment à la difficulté de cerner le phénomène de l'inégalité économique, tant la définition même de la richesse reste problématique. De sa revue serrée des marqueurs possibles (sédentarité et stockage, dépôts funéraires et morts d'accompagnement, mégalithisme et monumentalisme, monnaie, spécialisation du travail...), il ressort qu'aucun d'eux n'est pour lui « non problématique » – que ce soit dans son identification archéologique ou dans son interprétation sociale.

De ce point de vue, la communication de C. Darmangeat trancha quelque peu avec celle de Claire Heckel, qui, sur le même thème (l'identification des marqueurs de richesse), proposa de voir nettement dans les caractères de la parure aurignacienne un indice de « complexité sociale » (comprendre : d'inégalités ; *e.g.*, Price et Brown, 1985). On regrette que l'auteure, présente en visioconférence, n'ait de ce fait pas pu participer plus longuement aux échanges sur le sujet...

En revanche, la communication de Bruno Boulestin et Dominique Henry-Gambier fit plus étroitement écho à celle de C. Darmangeat : on y retrouva la même prudence dans l'interprétation, cette fois, de ces indices particuliers que sont ceux liés au traitement des morts paléolithiques. Selon eux, les dispositifs funéraires pré-néolithiques ne montrent aucune trace de monumentalisme ; plusieurs cas

2. <https://www.esc.cam.ac.uk/research/research-groups/research-projects/stage-three-project/oistage3>

de regroupements de tombes indiquent un retour régulier aux mêmes lieux d'inhumation, mais ne sont pas nécessairement un corrélat de la sédentarité ; les quelques cas de sépultures multiples peut-être asymétriques ne permettent pas de démontrer formellement l'existence de morts d'accompagnement ; et les hypothèses fondées sur le mobilier funéraire restent incertaines, tant ce mobilier – en particulier la parure – peut être polysémique et difficile à interpréter comme « bien de prestige ». Que resterait-il à l'issue de cette revue critique ? Un faisceau de possibles indices à certaines périodes, peut-être au Gravettien, mais ne permettant pas de diagnostic certain.

Pour reprendre les remarques conclusives de C. Darmangeat, on aurait donc, à plusieurs moments du Paléolithique récent, des éléments pouvant pointer vers l'existence d'inégalités de richesse ; mais il n'est pas sûr que ce signal très faible puisse être distingué du bruit. Indices de trajectoires locales avortées, non durables, vers l'instauration d'inégalités économiques ? À l'issue de ce colloque, la question reste ouverte.

On l'aura compris, au-delà des divergences entre intervenants, la thèse défendue dans *Ce que l'art préhistorique dit de nos origines* ne sortit pas indemne de cette révision critique... Et il faut donc d'autant plus saluer E. Guy et ses collaborateurs d'avoir souhaité organiser la confrontation des points de vue autour de ces idées trop rarement discutées dans la communauté des préhistoriens, au moins en France.

Affaire classée, alors ? Rien d'évident à cela : comme l'ont souligné plusieurs participants, les échanges et les débats – y compris dans ce qu'ils purent parfois avoir de frustrant – furent avant tout une invitation à clarifier nos concepts, préciser nos définitions... Bref, à bâtir un terrain de discussion commune pour continuer à inscrire nos données dans une perspective interprétative ambitieuse ; pour ne pas renoncer au projet d'articuler faits archéologiques et faits sociaux. Gageons que cette rencontre ne sera que la première.

Références bibliographiques

- BOWLES S., SMITH E. A., BORGERHOFF MULDER M. (2010) – The Emergence and persistence of inequality in premodern societies: Introduction to the special section, *Current Anthropology*, 51, 1, p. 7-17.
- CLOTTES J., LEVIS-WILLIAMS D. (1996) – *Les Chamanes de la Préhistoire. Transe et magie dans les grottes ornées*, Paris, Le Seuil, 119 p.
- DARMANGEAT C. (2018) – Art, sédentarité et inégalités, *L'Homme*, 227-228, p. 113-122.
- GUY E. (2017) – *Ce que l'art préhistorique dit de nos origines*, Paris, Flammarion, 352 p.
- HAYDEN B. (1995) – Pathways to power: principles for creating socioeconomic inequalities, in T. D. Price, G. N. Feinman (dir.), *Foundations of Social Inequality*, New York, Plenum press, 290 p.
- PAILLET - MAN-ESTIER E. (2019) – E. Guy, *Ce que l'art préhistorique dit de nos origines* : compte rendu d'ouvrage, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 116, 2, p. 394.
- PELEGRIN J. (2007) – Réflexion sur la notion de « spécialiste » dans la taille de la pierre au Paléolithique, in R. Desbrosse et A. Thévenin (dir.), *Arts et cultures de la Préhistoire. Hommages à Henri Delporte*, Paris, CTHS (coll. Documents préhistoriques, 24), p. 315-318.
- PRICE T. D., BROWN J. A. (1985) – 1985. *Prehistoric hunter-gatherers: the emergence of cultural complexity*, Orlando, Academic Press, 450 p.
- STÉPANOFF C. (2018) – Les hommes préhistoriques n'ont jamais été modernes, *L'Homme*, 227-228, p. 123-152.
- TESTART A. (1982) – *Les chasseurs-cueilleurs ou l'origine des inégalités*, Paris, Société d'ethnographie, 254 p.
- TESTART A. (2007) – *Critique du don. Études sur la circulation non marchande*, Paris, Syllepse (coll. Matériologiques), 265 p.

Jean-Marc PÉTILLON

CNRS, laboratoire Traces

Université Toulouse Jean Jaurès

Maison de la recherche

5 allées Antonio-Machado, 31058 Toulouse cedex 9

petillon@univ-tlse2.fr